

RAFFAELE CIAMPINI

LETTERE DI MADAME MÈRE E DEI SUOI FIGLI
GIUSEPPE E GIROLAMO
CON ALCUNE NOTIZIE SU SANT'ELENA



FIRENZE
LEO S. OLSCHKI EDITORE
MCMLXIX

LETTERE DI MADAME MÈRE E DEI SUOI FIGLI
GIUSEPPE E GIROLAMO
CON ALCUNE NOTIZIE SU SANT'ELENA

Queste lettere di Madame Mère e dei suoi figli Giuseppe e Girolamo, scritte nel 1835, ci sembrano del più alto interesse, poiché si riferiscono tutte alla famiglia Bonaparte, sono ricche di accenni e allusioni ad alcuni dei più noti membri di essa (fra gli altri il cardinale Fesch e colei che è passata alla storia con il nome di Principessa Matilde, e che fu tanto legata e per tanti motivi all'Italia) e danno particolari nuovi e curiosi su uno dei compagni di Napoleone a Sant'Elena, lo « chasseur » Noverraz, ben noto a tutti coloro che hanno studiato gli ultimi anni della vita di Napoleone. Anzi, le parole delle lettere di Girolamo e di Madame Mère che si riferiscono a lui, ci sembrano fra le più significative e notevoli di questo breve carteggio. Il lettore vedrà da sé. Siamo nel 1835, e soltanto ora Noverraz si fa vivo presso i Napoleonidi, e soltanto ora dichiara di possedere importanti reliquie imperiali, che a lui sarebbero state affidate dall'Imperatore in persona, a Sant'Elena, per essere consegnate, dopo la morte che egli ormai sentiva vicina, a suo figlio. Ma perché quelle reliquie non furono consegnate subito, o almeno Noverraz (dato che consegnarle non sarebbe stato possibile) non tentò di farle pervenire in qualche modo all'Aiglon? Perché ha aspettato per farsi vivo la fine del 1835? E perché, anziché cercare di mettersi in contatto direttamente con Madame Mère, è andato a cercare Girolamo? Per noi, tutto questo è un mistero. Ed è estremamente curiosa la forma che il suo nome prende nella lettera di Girolamo: « le nommé Novare ». È evidente che non può trattarsi che dello svizzero Noverraz; ma la pronuncia francese, che suona come « Noverà », ha tratto in inganno sia Girolamo che Mad. Mère, i quali hanno pensato piuttosto a Novara, nome di città, che sarebbe diventato cognome, e hanno dato a quel nome la forma francese « Novare ». Verrebbe fatto anche di pensare che, sia Girolamo, sia Madame Mère, sia gli altri Bonaparte, non sapessero precisamente *chi* aveva accompagnato Napoleone a Sant'Elena,

nulla o ben poco sapessero sui suoi compagni di prigionia. Ma chi era insomma questo Noverraz, uno dei compagni dell'Imperatore a Sant'Elena, al quale egli aveva lasciato reliquie così importanti perché le consegnasse all'Aiglon? Non possiamo che rimandare a quanto dice su di lui Frédéric Masson, nel suo libro importante ancor oggi (dopo quello, splendido, di Octave Aubry) su *Napoléon à Sainte-Hélène*, édition définitive, Paris, Ollendorff, in 8°, pagg. 500. Quivi, a pag. 168, si parla con una certa ampiezza di Noverraz, e non sarebbe il caso di ripetere quelle notizie del Masson in questa nostra breve nota introduttiva.

In quanto alla lettera di Giuseppe, essa è datata da Philadelphia il 2 dicembre (coincidenza napoleonica singolare!) del 1835. Trentuno anni prima, proprio quel giorno Napoleone aveva detto a suo fratello quelle parole memorabili: — Giuseppe, se nostro padre ci vedesse! — È noto che l'ex-re di Napoli aveva investito gran parte della sua fortuna negli Stati Uniti, e quivi si era recato poco dopo la morte di Napoleone, svolgendovi anche opera attiva a favore della causa bonapartista. Tornò in Europa nell'agosto del 1832, dopo la morte dell'Aiglon, andò a stabilirsi a Londra, e di qui poi venne in Italia; morì a Firenze il 28 luglio 1844. Su tutto questo si può vedere ora Jean-Paul Garnier, *Joseph Bonaparte aux États-Unis*, in « Revue des Deux Mondes », primo maggio 1969, pagg. 267-278. Se appassionante è la storia della età napoleonica e la vita dell'Imperatore, quasi non meno appassionante è la vita dei Napoleonidi, in maniera particolare quella di Giuseppe e Girolamo, che furono così legati alle vicende della storia d'Italia; ecco perché dicevamo in principio che queste lettere ci sembrano del più vivo interesse. Le abbiamo trovate, nel corso della nostra infaticabile attività di ricercatori, nella grafoteca Bastogi, a Livorno, raccolta notissima a tutti gli studiosi della cultura Italiana del secolo XIX, e provengono, come tanti altri di quei documenti, dalla preziosa collezione che fu di Guglielmo Piatti, il notissimo libraio di Firenze. Le riteniamo inedite, ma pronunciamo questa parola con estrema esitazione e prudenza. La bibliografia napoleonica è, come tutti sanno, praticamente sterminata, e una dimenticanza o un errore sono sempre possibili.

R. C.

Girolamo Bonaparte a Mad.me Mère

Lausanne le 5 novembre 1835

Ma chère Maman,

je suis resté quelques jours sans vous écrire ayant eu mon fils Napoléon indisposé par suite d'un furoncle qui lui a donné un peu de fièvre. Ignorant si cela deviendrait plus sérieux, j'ai voulu attendre à pouvoir écrire qu'il est tout à fait remis; aussi, depuis ce matin, est-il retourné à son Collège.

J'espère, ma chère Maman, que vous n'aurez pas douté un instant que la Commission (*sic*) dont j'ai chargé Colonna, n'ait été dictée par le plus tendre dévouement de ma part, et nullement par d'autres motifs, et que je désire bien vivement d'être à même de pouvoir aller avec mon fils Jérôme passer deux mois avec vous cet hiver: si cela ne se peut pas, croyez que j'en serai vivement affligé, mais qu'il n'y aura pas de ma faute.

Ma femme est tout à fait rétablie de sa chute, mais comme ce pays-ci est très montagneux, Elle ne peut sortir que rarement, n'ayant pas de chevaux à moi.

Mathilde se porte très bien. Elle travaille, grandit et embellit. J'aurais besoin de vous parler de plusieurs ouvertures qui m'ont été faites pour Elle, mais c'est trop délicat pour le faire par écrit.

Il y a ici le nommé Novare (*sic*) ancien chasseur de l'Empereur à Ste Hélène, qui lui a rendu, avec Marchand, les derniers services. Il est possesseur de plusieurs fusils et épées, que l'Empereur lui a laissées avant sa mort, pour les remettre à son fils. Ils lui ont été demandés, mais il a répondu qu'il ne les remettrait qu'à quelqu'un muni de votre procuration, puisque c'est à vous que cela appartient. Marchand n'a pas fait ainsi, et il a mal fait. Il les a remis au Duc de Padoue (je crois) et ils sont devenus Dieu sait quoi; cependant ce sont des souvenirs qui ne doivent pas quitter la Famille. Si vous voulez m'envoyer une procuration « ad hoc », je les retirerai des mains de Novare, car ils ne sont pas convenablement placés entre les mains d'un serviteur.

Jérôme m'écrit en date du 1^{er} que son bonheur serait de profiter des deux mois de congé qu'il aura du 25 novembre au 25 janvier, pour les passer auprès de vous, et recevoir votre bénédiction. Je lui répondrai lorsque j'aurai reçu votre réponse.

Adieu, ma chère Maman. Croyez que dans quelque situation que je me trouve, vous n'aurez jamais de fils qui vous soit plus tendrement affectionné et dévoué.

Veuillez, ma chère Maman, faire mes amitiés au Cardinal.

Votre affectionné et dévoué fils
Jerome (*sic*)

Fuori: À Son Altesse

Madame Mère

à son palais, Place de Venise
à Rome.

Letizia Bonaparte al figliò Girolamo

17 novembre 1835

Mon cher fils,

je n'ai pu répondre plutôt à votre lettre du 5 à cause de ma mauvaise santé. Indépendamment de mes infirmités habituelles, il m'est survenu un gros rhume, qui m'a obligé de rester au lit pendant plus de 15 jours. Du reste je ne quitte jamais mon Cabinet, et ne vois plus de lumière depuis six ans.

Je ne suis pas d'avis que vous entrepreniez en ce moment le voyage d'Italie en amenant Jérôme avec vous, malgré tout le plaisir que j'aurais de vous embrasser. Vous devez vous convaincre, mon fils, que ma position est tout-à fait (*sic*) changée; j'ai fait tout ce que j'ai pu (*sic*) pour tous avec plaisir au tems de bonheur, maintenant je suis bien malheureuse et bornée dans toute la force du terme.

Quand vous aurez décidé de revenir à Florence, cela doit avoir lieu avec toute votre famille; ainsi vous n'aurez à faire qu'une seule dépense; c'est alors que j'aurai le bonheur de vous revoir à Rome et de vous embrasser la dernière fois peut-être avant de mourir.

Je suis charmée d'apprendre que Catherine (*la moglie di Girolamo*) est tout à fait retablie de sa chute, et que Napoléon a surmonté sa petite indisposition et jouit, ainsi que Mathilde, d'une santé parfaite.

Quant au paragraphe que j'ai lû (*sic*) dans votre lettre à son égard, je ne puis pas vous dire mon opinion sans connaissance de cause. Je pense néanmoins qu'il est nécessaire de réfléchir mûrement avant de se décider à faire un tel pas, qui est, selon moi, de la plus haute importance. Finalement elle n'est que dans sa 15ème à sa 16ème année; si on attendait encore deux ou trois ans de plus, il n'y aurait rien à perdre et beaucoup à gagner. Toutefois si vous connoissez (que) les entrevues qui vous ont été faites pourroient lui convenir sous tout (*sic*) les rapports, loin de vous contrarier, je ne ferai qu'applaudir à son bonheur. Personne mieux que vous n'est à même de voir ce qu'il y a à faire.

Pour ce que vous me dites du nommé Novare (*sic*) ancien Chasseur de l'Empereur à Ste Hélène, qui est possesseur de plusieurs fusils espées ou autres objets que l'Empereur lui remit pour les restituer à son fils, et qui par conséquent m'appartiennent, Monsieur le Duc de Padoue a été chargé, il y a longtemps, de ma procuration dans les formes pour réunir tout ce qui est devenu ma propriété de la succession de Napoléon II. Ainsi le dit Novare doit tout remettre au Duc de Padoue; il n'est pas essentiel que je change mes dispositions à cet égard. Ne doutez pas mon fils que rien soit distrait de tout ce qui restera à ma famille. Tout sera convenablement partagé. En attendant veuillez prévenir Novare de cette disposition.

Adieu, mon cher fils; j'espère que dans trois mois j'aurai le bonheur de vous embrasser avec toute votre famille. Vous me trouverez bien changée, et vous serez effrayé (*aggiunto poi nell'interlinea*) verrez une grande différence dans ma maison et dans toutes mes affaires ("*dans toutes*" *aggiunto poi, nell'interlinea*). Le Cardinal se porte bien et se joint à moi pour vous faire ses amitiés. Je vous embrasse de tout mon coeur avec Catherine, Mathilde et Napoléon et vous prie de mes tendresses pour Jérôme.

Votre affectionnée Mère

Giuseppe Bonaparte a Mad.me Mère

Philadelphie 2 décembre 1835

Ma chère Maman

cette lettre vous parviendra au commencement de la nouvelle année si Elle a une plus courte traversée que celle que j'ai eu, je fais des vœux quelqu'éloigné que je sois, pour vous revoir dans le cours de cette année; j'ai trouvée terminée l'une des affaires qui necessitoient mon voyage, et malheureusement assez mal terminée! la panique avoit saisi mes agents, ils s'étoient mis à craindre la guerre entre la France et ce pays-ci; et cependant les probabilités sont pour la continuation de la paix et ces probabilités seroient des certitudes, si l'on pouvoit compter sur la sagesse de ceux qui décident du sort des nations, jamais peuples n'eurent plus d'intérêts bien entendus à rester en paix.

J'espère trouver plus de facilités à terminer convenablement ce qui me reste à faire ici, après que cette question de la paix sera terminée selon les vœux des gens éclairés et modérés des deux nations.

Le prix des terres s'est accru durant mon absence, aujourd'hui tout progrès... (*la carta è lacerata — manca un piccolo frammento della lettera*)... sous peu une grande amélioration, je le désire surtout pour me trouver en mesure de remplir avantageusement le but de mon voyage, et me trouver en mesure de me rapprocher de l'Europe et surtout du pays où vous vivez: je conviens que je suis bien loin de tous les miens, et que tant que je ne pourrai pas être où vous êtes, l'Angleterre me convient encore plus que ce pays-ci, dans cette saison de l'année surtout, nous avons rarement de vos nouvelles.

J'espère que Zénaïde vous tient fidèle compagnie, je prie mon oncle le Cardinal d'agréer ainsi que vous mes vœux et ma tendresse.

Votre affectionné fils
Joseph